

OMBRES NOIRES

# MARIN LEDUN

## Dans le ventre des mères



Extrait de la publication



**Marin Ledun** est l'auteur de plusieurs romans dont *Les Visages écrasés* (Trophée 813 du roman français; Grand Prix du roman noir 2012 du Festival international du film policier de Beaune) et *La Guerre des vanités* (Prix Mystère de la critique 2011). Il est considéré comme l'une des voix les plus prometteuses du polar français.

## Dans le ventre des mères

*«Le virus nous ronge de l'intérieur. Il nous maintient debout pour servir ses propres desseins de parasite mais, tôt ou tard, nos corps lâcheront. Je sais que ce jour est proche... En attendant mon heure, ils m'ont reconvertie en soldat.»*

Janvier 2008. Une explosion anéantit un village ardéchois. Dans un décor apocalyptique, les sauveteurs exhument un charnier. Les cadavres, véritables cobayes humains, ont subi des mutations génétiques. Une femme apparaît dans les décombres : Laure Dahan, 29 ans. Ses jours sont comptés. Son obsession : sa fille qu'elle n'a jamais connue. Elle doit la mettre à l'abri avant qu'il ne soit trop tard. Pour cela, elle est prête à tout et n'hésite pas à semer la désolation sur son passage. Les meurtres se succèdent, mystérieusement reliés, au fil de l'enquête du commandant Vincent Auger. De Grenoble à Berlin, de Zagreb à la Sicile, une course-poursuite s'engage entre Laure et Vincent. Quel rapport entre elle et les cobayes humains ? Dans un monde où s'effritent les frontières entre le bien et le mal, Vincent Auger devra choisir son camp.





Dans le ventre des mères

## DU MÊME AUTEUR

### Romans

*Les Visages écrasés* (Trophée 813 du roman français, Grand Prix du roman noir 2012 du Festival international du film policier de Beaune), Le Seuil, « Roman noir », 2011.

*Zone Est*, Fleuve Noir, « Thriller », 2011.

*La Guerre des vanités* (Prix Mystère de la critique 2011), Gallimard, « Série Noire », 2010.

*Un singe en Isère*, Baleine, « Le Poulpe », 2010.

*Le Cinquième Clandestin*, La Tengo, « Mona Cabriole », 2009.

*Marketing viral*, Au Diable Vauvert, 2008 (Le Livre de Poche, 2009).

*Modus operandi* (Prix Plume Libre 2008), Au Diable Vauvert, 2007 (Le Livre de Poche, 2008).

### Jeunesse

*Luz*, Syros, « Rat Noir », 2012.

*Liquidation totale* (roman-jeu), sous le pseudonyme d'Erik Vance, Solar, 2011.

*Un cri dans la forêt*, Syros, « Souris Noire », 2010.

### Essais

*Pendant qu'ils comptent les morts*, coécrit avec Brigitte Font le Bret, La Tengo, 2010.

*La Démocratie assistée par ordinateur*, Connaissances & Savoirs, 2005.

### Pièce radiophonique

*Fractale* (France Culture, 2010), La Tengo, « Pièces à conviction », 2011.

Marin Ledun

# Dans le ventre des mères

*roman*

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction de Nelly Bernard

© Marin Ledun et Ombres noires, 2012.  
By agreement with Pontas Literary & Film Agency, Spain  
ISBN : 978-2-0812-9281-9



*À Luz.*



« Œdipe, souverain de mon pays, tu nous vois, petits et grands, pressés autour de tes autels domestiques, [...] car la cité – tu le vois toi-même –, toute secouée par la tourmente, peut à peine soulever sa tête hors des gouffres et des remous sanglants. Elle périt dans les semences de la terre, elle périt dans les troupeaux, elle périt dans le ventre des mères. »

SOPHOCLE, *Œdipe Roi*

« Sommes-nous vraiment au bord du désastre ?

— On y est depuis que les étoiles ont disparu.

— Je veux dire en ce qui concerne le pétrole et tout. Sans le Spin, on serait tous en train de mourir de faim ?

— Mais les gens *meurent de faim*. Ils meurent de faim parce qu'on ne peut pas assurer à sept milliards d'habitants une prospérité de style nord-américain sans dépouiller la planète de ses ressources. Les chiffres sont implacables. Oui, c'est vrai. Si le Spin ne nous tue pas, nous connaissons tôt au tard une régression globale de la population humaine. »

Robert Charles WILSON, *Spin*, 2005.



## Prologue

*Riesi, Sicile, 15 août 2008.*

Sous les assauts du vent, l'herbe haute frémit autour de Laure Dahan. Le chant assourdissant des cigales couvre le bruit de ses pas. Son corps s'offre à ce moment attendu depuis si longtemps. Elle sourit. Une esquisse sous un soleil de plomb. Pantalon de toile, baskets, chemise noire. Légère, très légère. Une goutte de sueur perle le long de son cou. Une veine, presque palpitante de vie.

Durer, faire durer.

Ses bras délicats, ouverts, en croix, le tissu légèrement froissé au niveau de la taille, le noir. L'échancrure révèle la naissance d'un sein rond et ferme. Sous la poussière, une fine pellicule de sueur. Une odeur forte de pin et de fougère. Une fragrance légère de lavande. Un parfum de vengeance. Le tonnerre gronde, à quelques kilomètres. Bientôt là.

Durer, c'est la règle imposée.

Sa silhouette est gracieuse. Sa jeunesse, éternelle. Ses cheveux de jais balaient son visage par vagues successives. Elle se tient au milieu d'une clairière et peu importe le jour, peu importent l'heure et le moment : belle dans sa gangue solaire, désirable dans ce noyau de nature, gorgée de chaleur. Comme le sont toutes les femmes de son âge.

Comme le sont toutes les mères qui s'apprêtent à embrasser leur enfant pour la première fois.

Sa fille.

Envie d'exploser. Elle frissonne. Elle chasse un insecte de la main, puis un autre. Elle a l'impression qu'ils sont des centaines autour d'elle. Sur elle. En elle. Elle promène le dos de l'index sur son ventre, infinie douceur. Puis son doigt rencontre une protubérance spongieuse et elle se souvient. À partir de là, ses yeux grands ouverts sur le ciel ne voient plus que les flammes de l'enfer. Celui de son trouble, le souvenir de sa virginité volée et les expériences de Peter Dahan sur son corps au cours des vingt-huit dernières années. Les violences, la folie et les visages déformés par la douleur. Son équilibre est instable mais il perdure. Les puces à ADN implantées dans son tronc cérébral et son système nerveux s'agitent un bref instant, mais elle parvient à rester maîtresse de ses cellules. Presque femme, pas tout à fait machine. Humaine. Ou plutôt : in-humaine. Être de chair et de sang puisant à la source du Progrès. Utopie calcinée. Elle voit la pourriture, les taches brunes sur son abdomen et le long de ses cuisses. Elle est consciente de la destruction progressive de son système immunitaire sous les coups de boutoir des nanomachines. La lente dégradation de ses organes vitaux, en même temps que son cortex connaît une expansion vertigineuse. Elle sait qu'il ne lui reste plus longtemps.

Elle ne doit pas craquer.

Pour elle.

Pour sa fille.

Pour la serrer enfin dans ses bras.

Sa fille dont elle ne connaît même pas le prénom.

Elle surmonte une nouvelle bouffée d'angoisse et reprend sa progression en direction d'un massif de ronces, d'où émergent des pins parasols. Après un rapide coup d'œil jeté en arrière, elle escalade le tronc du pin le plus

imposant. Moins de vingt secondes plus tard, elle se laisse glisser de l'autre côté des broussailles, dans la partie la plus escarpée de la propriété de Ralph et Sophia Bishop.

Un seul objectif en tête quand elle s'élance sur la pente : reprendre sa fille. Et trouver un moyen de la mettre à l'abri, là où ils ne la retrouveront jamais.

Ni eux, ni personne.

Au bout d'une marche forcée en direction du nord, Laure parvient en vue du deuxième poste de garde. Derrière, se dresse la villa des Bishop, en partie masquée par une rangée de palmiers et de magnolias. Colonnes néo-coloniales ouvrant sur l'arrière-cour, deux étages, piscine, terrain de tennis, nombreuses dépendances, toute la vulgarité de ce couple de richissimes industriels étalée devant ses yeux.

Maintenant !

Elle s'apprête à sortir à découvert, lorsque son cerveau reçoit une première alerte. Elle s'immobilise aussitôt et retient sa respiration, à la recherche de l'origine du message. Une minute, deux minutes passent. Ses sens ne détectent rien de suspect. Elle attend dix minutes supplémentaires mais rien ne bouge. Il faut qu'elle se décide. Avant de repartir, elle opère un lent mouvement rotatif pour avoir une vision globale de la situation, quand elle comprend enfin la raison de son indécision.

Le silence.

Seul le bruissement des feuilles malmenées par les vents marins couvre encore l'orage qui se prépare. Les oiseaux et les cigales se sont tus.

Il se passe quelque chose d'anormal.

Sans hésiter, attentive au moindre mouvement suspect dans son environnement proche, elle court en direction de la cabane en bois, la contourne, extirpe le poignard de

son étui, et plonge à l'intérieur, prête à planter la lame dans le cou du vigile. Ça ne sera pas la peine. L'homme est déjà mort. Un mince filet de sang s'écoule encore de sa poitrine. Une balle de gros calibre, à en juger par les dégâts causés par l'impact. Tirée à bout portant, juste avant son arrivée.

Elle n'est pas seule.

— Ma fille !

Le cri reste coincé dans sa gorge.

Les réflexes de guerrière surentraînée prennent aussitôt le dessus. Elle se précipite vers la buanderie située au pied de l'aile ouest de la villa, force la fenêtre et se faufile à l'intérieur. La porte qui mène aux cuisines n'est pas verrouillée. Elle s'avance avec prudence, surprise une fraction de seconde par la fraîcheur de la première pièce qu'elle traverse.

Aucun bruit, alors qu'ils devraient être au moins une demi-douzaine à vaquer ici à leurs occupations quotidiennes. Sans compter les propriétaires des lieux.

Il est encore temps de faire demi-tour.

Elle pousse une nouvelle porte.

Elle s'engage dans une pièce, plus spacieuse. Les murs sont recouverts de cadres et de portraits de famille.

Le couple Bishop s'affiche aux quatre coins de la planète. Ici un dîner en compagnie d'un ancien ministre de l'Intérieur, là une course hippique, ou encore une croisière sur une île quelconque de la Méditerranée.

Avec eux, sur presque chacune des photos la chair de sa chair. Une petite fille entre 2 et 9 ans, les yeux verts, le visage fermé, en partie dissimulé derrière des boucles brunes. Son portrait craché.

Elle tend une main tremblante en direction du cadre le plus proche, le retourne et déchire d'un geste précis le



film de papier kraft. Elle extrait le cliché, au dos duquel sont inscrits trois prénoms d'une écriture fine : Ralph, Sophia et Tizi-Lih.

Sa fille.

Un sourire. Vite réprimé.

Cela doit cesser.

Après avoir fourré la photo dans la poche de son pantalon, elle passe les minutes suivantes à fouiller la bâtisse de fond en comble. Avec frénésie et en dépit de tous les signaux d'alerte qui s'allument dans sa tête. Elle découvre les cadavres dans la cave. Blessures par balle, comme pour le vigile, même calibre, même assassin. Sept corps en tout reposent sur la terre battue. Vigiles, personnel de maison, secrétaire.

Un enfant.

Face contre terre.

Son rythme cardiaque s'accélère. La respiration bloquée, elle se penche vers lui, soulève avec délicatesse le buste encore chaud et tourne la tête pour voir le visage. Retenant de toutes ses forces les sirènes et les hurlements qui rugissent à l'intérieur de son crâne.

La bouche est figée en un cri silencieux et l'œil droit, écarquillé, témoigne du sentiment d'horreur qui a précédé la mort. Le sommet de la figure est en partie arraché, mais ses traits ne laissent aucun doute : il s'agit d'un petit garçon. Probablement le fils de l'une des employées. Elle serre les dents, se retourne après avoir inspecté les cadavres une dernière fois en priant Astarté, l'enfer et tous les saints de ne pas en trouver d'autre. Puis elle se redresse, forcée de se rendre à l'évidence, inquiète quant à la nature des sentiments qu'elle éprouve, quelque part entre soulagement et panique sourde.

Aucune trace de sa fille parmi eux.

Ni des deux ordures qui la séquestrent depuis neuf ans.  
Tizi-Lih.

Elle sort de la cave, referme la porte et remonte l'escalier qui mène au hall d'entrée.

Tizi-Lih, son prénom et son visage.

Soudain, un coup de feu fuse sur sa droite. Elle a juste le temps de plonger derrière la rampe en marbre avant qu'un deuxième tir ne vienne siffler au-dessus de sa tête. La balle lui a traversé la cuisse gauche.

L'information de la douleur parvient à son cerveau.

Elle ne crie pas.

Le virus a anesthésié la plus grande partie de son système nerveux.

Une quantité importante de sang coule de sa blessure, mais les nanomachines font leur travail et la plaie se referme vite. Un autre cadeau de Peter, ersatz d'immortalité au profit de la Mère-Science.

Sortir d'ici.

Coup d'œil à gauche, coup d'œil à droite. Elle ne pense plus à sa fille, elle oublie le cliché dans sa poche, les morts et le visage terrorisé du petit garçon pour se concentrer sur sa situation et les moyens de la tourner à son avantage. Acculée sous l'escalier, elle n'a d'autre solution que de courir à découvert et d'atteindre la porte du salon, quatre mètres sur sa gauche, ou d'escalader la rambarde pour atteindre le premier étage en espérant qu'aucun organe vital ne soit touché avant. Elle opte pour la deuxième solution, mais les tirs se remettent à pleuvoir depuis la porte d'entrée. Quand elle parvient à l'abri en haut des marches, elle compte quatre impacts de balles sur son abdomen, son épaule et son bras droit, et elle n'a aperçu qu'une silhouette cagoulée qui bondissait déjà à sa poursuite.

Elle sort son poignard et se jette dans la première pièce venue. Elle la traverse et ouvre la fenêtre. Elle se met à compter. Les pas de son poursuivant se rapprochent. À trois, il apparaît dans le cadre de la porte, sûr de lui, prêt à remplir son contrat. À quatre, son poignard est lancé à pleine vitesse dans sa direction. À cinq, elle saute dans les plates-bandes, quelques mètres plus bas, pendant que la lame se plante dans la poitrine de l'homme. Ses baskets martèlent le gravier de l'entrée principale. Le portail est en vue. Elle espère qu'ils ne l'attendent pas à plusieurs devant la grille. Elle est déjà à cent mètres de la villa quand un bruit de chute résonne derrière elle. Elle se retourne sans interrompre sa course. Une grimace tord le visage du tueur et une large tache pourpre s'étale sur son torse, quelque part entre son cœur et son poumon gauche. Touché, mais encore debout.

Il devrait être mort après un coup pareil.

Question : de quoi est-il fait ?

Insensible à la douleur, comme elle.

Ne pas penser, juste : courir, courir le plus vite possible pour son salut.

L'homme a accéléré. Le portail se rapproche. Bientôt la route. Le parking où le 4 × 4 est garé ne sera plus qu'à quelques dizaines de mètres sur la droite. C'est encore jouable. Elle redresse le torse, se concentre sur sa respiration et gagne quelques points de vitesse. Elle tiendra. Mais le tueur tient aussi et gagne du terrain. Cinquante mètres les séparent. Elle tiendra, elle tiendra. Quarante. Penser à ses bras, penser à la position de ses cuisses. Trente. Visualiser l'issue comme si elle était déjà là. Le portail comme seul objectif. Vingt. Il court plus vite qu'elle. Dix. Elle doit atteindre la grille. Elle bondit en avant quand son genou droit éclate.

Elle fait volte-face, prête à en découdre et à se battre jusqu'au bout. Poings serrés, estomac noué et muscles bandés.

L'homme est à peine essoufflé. Un poignard planté dans la poitrine. Il sourit. Il empoigne l'arme, l'arrache d'un coup sec comme s'il s'agissait d'une simple écharde et la lève devant lui pour la retourner contre elle.

Puis il tire à nouveau.

Dans la poitrine.

Elle s'effondre. Face contre le sol, la bouche pleine de gravier. Les pas se rapprochent. Elle se met à ramper quand un pied se pose sur son dos et la contraint à s'immobiliser.

— Inutile de t'enfuir.

Elle essaie de contrôler sa respiration, cherchant à évacuer la panique.

Un léger cliquetis derrière elle.

Suivi d'un claquement sec. Presque étouffé.

Un deuxième, un troisième, puis quinze ou vingt autres encore.

En provenance du portail.

La pression sur sa colonne vertébrale diminue, elle se retourne.

Les yeux du tueur s'écarquillent tandis que de petits points rouges naissent un peu partout sur son visage et son torse. Puis des filets de sang. Le temps ralentit. Une éternité pendant laquelle Laure voit sa mort et la fin de sa quête. Le poignard tombe à ses pieds, une fraction de seconde avant que le corps de l'homme ne s'affaisse sur le gravier dans un bruit mat.

Mort.

Un deuxième tueur vient d'abattre le premier.

Elle tend son bras, gagne quelques centimètres et se jette en avant de toutes ses forces, puis elle saisit le poignard

toutes les trois en riant. Vincent sourit, rejoint Élisabeth et la prend dans ses bras.

— Tu ne trouves pas qu'elle a encore grandi ? lui demande-t-elle.

Sans répondre, il se penche pour déposer un baiser sur ses lèvres, puis la fixe d'un air grave.

— Baur vient d'appeler.

Elle se fige, l'interroge du regard en silence. Il hoche la tête, lentement.

— Ils ne l'auront pas. Jamais.

— On part quand ?

Vincent l'embrasse à nouveau et lui caresse la joue du dos de la main.

— Maintenant.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EL0N000106.N001

Dépôt légal : octobre 2012